

## Politique

### Entretien de Christiane Lemire avec Jacques Henric

Christiane Lemire

---

Volume 49, numéro 4 (278), novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Lemire, C. (2007). Politique : entretien de Christiane Lemire avec Jacques Henric. *Liberté*, 49(4), 85–93.

## Politique

Entretien de **Christiane Lemire** avec **Jacques Henric**

Dans son dernier ouvrage, *Politique*<sup>1</sup>, Jacques Henric fait le récit à la fois drôle et grave de son parcours d'écrivain proche du groupe d'avant-garde Tel Quel, d'enseignant, de militant communiste, de collaborateur à la revue *Art Press*. C'est aussi une manière de mémoires retraçant ses engagements et les portraits des hommes politiques et des écrivains qu'il a côtoyés, ainsi que l'histoire d'une trajectoire intime, celle d'un homme né à une époque cruciale du XX<sup>e</sup> siècle, lourde de tragédies : la Seconde Guerre mondiale.

**Christiane Lemire** – Il y a beaucoup de choses à dire sur ce livre, et plusieurs manières d'y entrer. La plus fondamentale pour moi, c'est l'expérience du corps, toujours présente, et qui se tisse à travers langage, sexualité et Histoire. Comme un plongeur, au plus près, au plus juste de ce qui a été vécu. La phrase qui surgit, tel un précipité après l'expérience alchimique de ma lecture, c'est «chacun avec son propre corps, ses passions». Est-ce de cela, justement, dont vous avez surtout voulu témoigner ?

**Jacques Henric** – *Politique*, un ouvrage à la fois essai et récit autobiographique, commence par des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Le corps et le sexe sont en effet, comme vous avez pu le noter, au centre des courtes scènes que je relate dans les premières pages du livre – ce qui a pu paraître curieux, voire déplacé, mon objet étant la politique, plus exactement les liens de la politique à la littérature. Mais c'est précisément la littérature qui m'a fait comprendre, très tôt, que sexe, politique et écriture avaient partie liée. M'y ont aidé mes lectures d'alors : Rabelais, Sade, Laclos, Diderot, les libertins du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, Proust, les surréalistes – Aragon et Desnos notamment –,

1. Jacques Henric, *Politique*, Paris, Seuil, coll. « Fiction et Compagnie », 2007, 293 p.

Bataille, Céline, Joyce, Artaud, Genet... Ma vie (très précocement occupée par le sexe) et la lecture de ces auteurs m'ont appris que corps et sexe étaient les lieux d'une radicale disharmonie avec le monde. Cette prise de conscience m'a sauvé d'un trop long compagnonnage avec un parti politique dont la doctrine, le marxisme, s'appuyait sur une conception linéaire du temps et défendait l'idée d'un progrès continu de l'espèce, dernier avatar des utopies philosophiques qui ont marqué l'histoire de la pensée. Cette idéologie ne pouvait aller de pair avec la vision que j'avais de l'humain, à savoir que l'irruption, que le déchaînement de la singularité, que l'insurrection du « je », avaient leur origine dans la sexualité. Or c'est là, vous le savez, qu'est le scandale d'une pensée (scandale dont, je le répète, j'ai pris tôt conscience, et dont rien ne prouve qu'il soit en voie d'extinction) qui associe jouissance sexuelle, expérience de la singularité, ouverture au présent, connaissance de la beauté, et épreuve du néant. C'est un des thèmes de *Politique*, ce fossé qui s'est vite creusé entre mes engagements politiques au sein du Parti communiste français et ma conception du rôle de la littérature, laquelle à mes yeux n'avait pas à se mettre « au service de la révolution », comme le voulurent certains surréalistes dans les années 1930, mais à devenir par elle-même une activité révolutionnaire. D'où mon rapprochement, au milieu des années 1960, avec le groupe Tel Quel, pour lequel l'écriture devait subvertir les codes et les langages reçus. J'avais déjà, dans un essai paru en 1983, *La peinture et le mal*, où j'analysais les liens entre la peinture et ce que Baudelaire appelait « la pure doctrine catholique », mis l'accent sur le fracas que produit, dans l'histoire de l'art et dans la pensée, l'« Un » lorsqu'il surgit.

**C. L.** – Votre livre a une forme hybride : ce n'est pas un roman, mais plutôt, comme vous le rappelez, un récit autobiographique, mené parfois avec une fougue pamphlétaire. Est-ce un choix d'écriture qui reflète une volonté de mettre encore plus « sa peau sur la table » ?

**J. H.** – On en revient à la question du corps et de la sexualité. Le roman a toujours été pour moi le genre littéraire le plus approprié à cette quête d'un secret dont Pascal Quignard est convaincu qu'il est le seul qui nous fait ouvrir les livres (et mieux encore les écrire). «C'est le sexuel qu'on cherche, a écrit Quignard, de la naissance à la mort.» Une telle quête a partie liée avec celle de la vérité et, comme elle, n'a pas de fin, d'où l'inépuisable durée de la littérature, de l'art, et de la pensée. C'est, en tout cas, cette conviction qui, moi, m'a conduit à écrire plusieurs romans. Néanmoins, je suis également persuadé que récits de fiction, essais, mémoires, écrits autobiographiques, participent d'une même trame d'écriture, concourent à la même traque de l'insaisissable vérité. Le discursif et le narratif se répondent dans la relance d'un ininterrompu système d'échos. Le Stendhal de *La vie de Henry Brulard* est aussi grand que le Stendhal de *La chartreuse de Parme*. Je n'ai, pour ma part, jamais fait de différence entre l'écriture d'un essai et l'écriture d'un roman. Mes romans sont aussi des essais, mes essais participent du roman. Il s'agit toujours, selon le mot célèbre de Céline que vous citez opportunément, de «mettre sa peau sur la table». Si beaucoup de livres actuels me tombent des mains, c'est que leurs auteurs ont la fâcheuse tendance à mettre sur la table la peau des autres en se gardant bien d'y risquer la leur.

**C. L.** – Vous dites que «toutes les activités humaines sont sous la dépendance du sexe». La politique également, selon vous?

**J. H.** – La politique aussi, souvent pour le pire, hélas! Et depuis toujours. Le ratage dans le symbolique a pour tragiques conséquences des passages à l'acte dans le réel. Je cite souvent les cas célèbres de Robespierre et de Saint-Just, écrivains ratés, apologistes de la vertu, qui font d'excellents et très performants acteurs de la Terreur, pendant que Sade, lui, qui sonde dans ses écrits les profondeurs du mal, dénonce dans le réel les horreurs d'une révolution dévoyée et passe du coup sa vie en prison. On pourrait multiplier les exemples; Hitler, peintre raté, n'en serait pas le moins

convaincant... Je cite, dans *Politique*, quelques autres exemples de ces politiciens ou littérateurs que j'ai connus, qui ont eu quelques embarras avec le sexe, donc avec la langue et la pensée, et qui ont fait des carrières à des postes de répression (dans les partis politiques ou les milieux littéraires). La biographie d'Aragon, de ce point de vue, est pleine d'enseignements. Ayant côtoyé l'écrivain dans les années 1960, j'en parle longuement dans mon livre. Je rappelle, dans les dernières pages, que les écrivains avec qui je me sens en complicité sont ceux qui ont été habités par une passion du réel et qui ont placé l'érotisme au centre de leur œuvre.

**C. L.** – *Politique* se veut un texte de combat et un acte de mémoire. Son axe central est de « combattre le déni de l'Histoire », de revenir sans cesse sur « les manipulations, les trucages, les défaillances, les arasements de la mémoire ». Dire ce qui a eu lieu, rendre les faits à l'Histoire, n'est-ce pas éclairer le présent (souvent trop obscurci par les intérêts du pouvoir), et donner aux nouvelles générations des clés pour le lire ?

**J. H.** – Je rappelle que je suis né au tout début de la Seconde Guerre mondiale. Entrer dans le réel au moment où la planète entière va être à feu et à sang, vous comprendrez aisément que ça vous dispense de trop d'illusions sur l'espèce humaine et que ça vous prédestine à vous engager pour tenter de modérer les ardeurs belliqueuses et meurtrières de vos semblables. J'ai vécu, tout même, les bombardements, j'ai vu des corps de soldats brûler, j'ai fait mes premiers pas dans un pays humilié par la défaite et l'Occupation, qui a connu la honte de la Collaboration et la politique antisémite du gouvernement de Vichy, la lutte féroce de celui-ci contre la Résistance, enfin la découverte précoce de la réalité des camps d'extermination... Mes engagements politiques et littéraires ne sont pas étrangers à ce vécu. Mais ce que je découvre, plus tard, c'est que cette période cruciale de notre histoire nationale, sans la connaissance de laquelle on ne peut rien comprendre aujourd'hui à ce que fut la vie politique et littéraire

des soixante dernières années, a été l'objet de dénis, de manipulations, de trucages, de refoulements, de mensonges. C'est avec surprise, consternation, colère, révolte, que j'ai découvert – et que je continue de découvrir – que ma génération avait été menée en bateau par ses aînés à l'aide de récits tronqués, falsifiés, des événements qui ont marqué les années 1940, afin que celles-ci n'apparaissent pas comme un des moments fondateurs de la vie politique française (et européenne), pour le meilleur et pour le pire. M'intéressant aux événements littéraires et artistiques de cette époque, que de biographies traficotées, que de vies arrangées, bricolées, embellies, que de narrations embrouillées j'ai découvertes. Tel soi-disant « grand résistant » avait en vérité été collaborateur des Allemands, telle belle conscience de gauche donnant après la guerre des leçons de morale à tout-venant avait fait un bout de chemin avec la Révolution nationale du maréchal Pétain... La gauche, le Parti communiste français et les extrêmes gauches n'ont pas été en reste avec la droite pour refaire l'histoire. Trop de cadavres dans les placards des uns et des autres ! Ce n'est qu'au début des années 1980 que des historiens et des biographes appartenant à de jeunes générations, et qui n'avaient donc pu être mêlés aux événements de l'époque en question, ont commencé à dépouiller les archives, à mettre un peu d'ordre dans les récits et à rétablir la vérité des faits. Qu'on m'entende bien : n'ayant été, à cause de mon très jeune âge, qu'un passif témoin des événements dont je parle, je répète à plusieurs reprises dans mon livre que je ne me sens pas en droit de juger les acteurs. Qu'aurais-je fait à leur place ? Il est facile, après coup, de distribuer les bons et les mauvais points. La phrase de Guy Debord que j'ai placée en exergue de *Politique*, résume bien mon projet et mon état d'esprit : « Rien n'est plus naturel que de considérer toutes choses à partir de soi, choisi comme centre du monde ; on se trouve par là capable de condamner le monde sans même vouloir entendre ses discours trompeurs. Il faut seulement marquer les limites précises qui bornent nécessairement cette autorité : sa propre place dans le cours du temps, et dans la société ; ce qu'on a fait, et ce qu'on a connu, ses passions dominantes. » Je me suis

efforcé de m'en tenir à cette règle, à cette morale minimum. En revanche, ce qui a suscité en moi irritation et réprobation, ce n'est pas tant la nature des engagements d'un certain nombre d'écrivains présents dans mon livre que les efforts qu'ils ont faits pendant des décennies, eux et leurs proches, pour dissimuler les pans sombres de leur biographie. Les exemples de Duras et de Blanchot sont à cet égard significatifs, et je n'insiste pas ici sur ceux, moins reluisants, des Morand, Chardonne, et de leurs descendants, les Blondin, Nimier, et autres Jacques Laurent, ceux que j'appelle les Grognussards (mot-valise pour grognards et hussards), auxquels je consacre plusieurs pages dont je n'ai pu réfréner le ton pamphlétaire tant les idéologies et actions politiques d'extrême droite de ces auteurs, comme celles plus graves encore d'un Cioran et d'un Eliade, me révulsent et tant leurs écrits, à mes yeux, sont, à quelques exceptions près, de peu de poids. Cette mémoire traficotée, voire arasée, a fait perdre beaucoup de temps à ma génération, l'a conduite à son tour à des errements politiques condamnables et l'a incitée à transmettre aux générations suivantes une histoire encore et toujours falsifiée. Car, contrairement à ce que certains critiques ont affirmé à mon propos, je souligne à maintes reprises ma responsabilité, et celle des amis qui ont eu un parcours proche du mien, dans les ratés de l'histoire. On peut nous reprocher, et nous sommes les premiers à le faire, certains de nos engagements, mais sûrement pas d'avoir tenté de les dissimuler. Nos écrits, tous nos écrits, sont accessibles à qui souhaite les connaître.

**C. L.** – Une des forces de votre livre, c'est celle des détails, de ces morceaux de chair écrite qui restent telles des images ineffaçables : le regard vide d'un jeune aviateur anglais (mort) dont l'appareil s'est écrasé et qui regarde ce petit garçon de quatre ans; un voisin qui revient des camps de la mort, son corps décharné, son cri étouffé lorsqu'il revoit sa mère; les camps, dans le sud de la France, des exilés de la guerre d'Espagne, « camps de la honte » où on les a laissés mourir de faim; mais aussi les premières expériences sexuelles, leur côté « mystérieux et inépuisable », l'étrangeté du réel qui bouleverse un instant

«l'ordre du monde». Composé d'expériences d'abord vécues, puis réinvesties par l'écriture, le témoignage s'inscrit dans une double vision. L'image, pour atteindre toute sa force, sa vie pleine, doit-elle d'abord être perdue puis retrouvée?

**J. H.** – Oui, il y a le réel, les images qu'on en retient – celles de la très jeune enfance sont les plus fortes, les plus durables – et le travail d'écriture à partir d'elles, lequel a pour but de leur donner un sens. Il s'agit d'images mentales, nées d'une expérience vécue, comme celles que vous citez, ou d'images que l'on découvre dans des revues ou sur des écrans, comme ces photos (ou ces films) des camps d'extermination prises par l'armée américaine. Mon livre est littéralement habité, de la première à la dernière page, par ce qui fut le plus terrible chancre de notre civilisation occidentale : l'antisémitisme. C'est le fil rouge que je suis du début du siècle passé à aujourd'hui, avec son point d'orgue, si je puis dire, que furent le nazisme, la Révolution nationale du maréchal Pétain, la monstrueuse réalité de la Shoah. À ceux qui sont tentés de minimiser les engagements d'écrivains ou d'artistes, de droite comme de gauche (et ils furent nombreux), dans les mouvements culturels de Vichy, de Jeune France notamment, je rappelle que le statut des Juifs en France date d'octobre 1940, et que tous ces intellectuels ne pouvaient pas l'ignorer.

**C. L.** – Vous dites que *Tel Quel* n'a jamais été soutenu par la gauche bien-pensante, et que vous avez depuis toujours une allergie pour la social-démocratie, comme le Parti socialiste notamment (vous donnez des raisons précises de ses lâchetés dans certaines circonstances historiques données). Dans le champ littéraire, Bataille, Artaud, Sade ont ouvert un horizon de contestation et de révolution permanentes. N'est-ce pas toujours l'affaire que de quelques-uns? Trouvez-vous que nous assistons aujourd'hui à une régression politique? Comment alors peut s'inventer et se transmettre une culture révolutionnaire plus audacieuse?

**J. H.** – Je me dois d'ajouter que *Tel Quel* a encore été moins soutenu, pour des raisons évidentes, par la presse de droite. J'ai écrit,

un peu par provocation, mais c'est la vérité, que je n'ai jamais été de «gauche», j'ai été communiste, un court temps maoïste, ce qui est tout à fait autre chose. Et ce n'est pas aujourd'hui, vu l'état catastrophique de cette gauche française, que je vais m'enthousiasmer pour elle. «Régression politique», dites-vous? Je dirai régression surtout d'un courant politique dont l'idéologie n'a guère évolué depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. On en est encore aux vieilles lunes prémarchistes, à des discours démagogiques sans aucune prise sur le réel. Du coup, la droite a profité de cette voie «royale» qu'une gauche en pleine déconfiture lui a ouverte. Si révolution il doit y avoir, celle-ci ne peut bien sûr être que le fait de quelques individualités fortes, des écrivains, des artistes, pas des politiques. Vous citez des auteurs qui l'ont accomplie, cette révolution, en profondeur, à leur façon, et d'abord sur eux-mêmes. J'insiste beaucoup, dans *Politique*, sur le fait que, ce qui compte en dernière instance, ce sont les écrits, la valeur littéraire des œuvres. Parmi les écrivains que je mets en cause, il y a ceux que j'appelle, empruntant le mot à Nietzsche, les «hippopotames», ou avec Ionesco les «rhinocéros». Ce sont ceux dont les engagements politiques et idéologiques coupables ont été corroborés, renforcés, justifiés, aggravés dans leur œuvre. Et il y a les autres, comme Aragon, Blanchot, Bataille, Genet, Duras, Céline, Jouhandeau... dont les œuvres se sont développées en décalage, voire en contradiction avec leurs actions politiques, comme en une sorte de contrepoint négatif, et qui ont fait de celles-ci une des riches matières de leurs romans. Ceux-là continuent de faire partie de mon panthéon littéraire.

**C. L.** – Les femmes sont présentes dans votre livre, mais apparaissent plutôt dans le registre des expériences sexuelles, pas dans celui de la politique. Est-ce lié aux années dont vous parlez, à une désaffection des femmes dans ce domaine ou aux difficultés à y être reconnues?

**J. H.** – En effet, j'ai eu affaire essentiellement à des hommes lors de mes années de militantisme dans le Parti communiste français. Il y avait des adhérentes, bien sûr, certaines ont joué un rôle

héroïque dans la Résistance, mais après la guerre peu de femmes ont accédé à des postes de responsabilité. Ai-je besoin de rappeler qu'il n'y a pas si longtemps que les femmes ont pu voter en France? Heureusement les choses ont beaucoup changé, en France et à l'étranger. Quant à la présence des femmes, c'est dans mes romans qu'il convient de les chercher. Elles y abondent. Je vous rappelle qu'un de mes romans, publié en 1998, avait pour titre *L'habitation des femmes*, que deux autres de mes livres, *Légendes de Catherine M.* et *Comme si notre amour était une ordure*, sont consacrés à l'une d'elles, celle avec qui je vis depuis plus de trente ans, Catherine Millet.

**C. L.** – « Raconter sa vie », peut-être est-ce cela finalement la chose la plus audacieuse à faire? Le nerf le plus à vif de toute écriture, au fond?

**J. H.** – J'ai tendance à le penser. Je cite souvent cette phrase de Bataille : « J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne. » C'est ce que j'attends, moi, d'un écrivain. Encore, me direz-vous, faut-il avoir une vie et la vivre vraiment. Constat de Guy Debord à propos d'un grand nombre de littérateurs : « Qui comprend la pauvreté de leur vie comprend bien la pauvreté de leurs discours ». Et, puisque je suis dans les citations, en voici une troisième, de Peter Sloterdijk : « Les grands noms du siècle sont les maîtres de la pensée dangereuse [...]. Tout auteur qui vaut quelque chose se contamine avec les matériaux qu'il traite. » Les romanciers ne sont ni des politiques ni des moralistes, ni des saints ni des martyrs. Il est arrivé à la plupart des auteurs dont je parle longuement dans *Politique* de beaucoup se tromper. Pourquoi? Parce qu'ils ont beaucoup vécu. Et, comme ils ont beaucoup vécu, ils nous ont beaucoup appris sur la vie, sur nous-mêmes. N'est-ce pas la raison même, la seule qui vaille, de la littérature?